

Logique et psychologie dans la phénoménologie de Husserl. La dette à l'endroit de Lotze¹

Denis Fisette

Université du Québec à Montréal

Ma modeste contribution à cet ouvrage en hommage à Robert Brisart porte sur un thème de prédilection dans ses travaux sur la phénoménologie, à savoir les origines de la phénoménologie dans les travaux du jeune Husserl durant la période de Halle (1886-1901), un thème auquel il a consacré plusieurs belles études (cf. la liste des références). Ma contribution s'appuie sur une étude à laquelle je travaillais au moment où j'ai appris le décès de Robert et elle porte sur la dette du jeune Husserl à l'endroit de la philosophie de Rudolf Hermann Lotze. Mon point de départ est un article récent de Robert « Husserl et le mythe des objets » (Brisart, 2011) dans lequel il discute de la lecture frégéenne de la phénoménologie à laquelle il n'a jamais véritablement souscrit, du moins pas entièrement comme le montre cet article. Je soutiendrai que la prise en compte de Lotze dans la genèse de la phénoménologie du jeune Husserl fournit de nouveaux éléments qui supportent la lecture frégéenne de la phénoménologie. Pour ce faire, je vais d'abord retracer l'origine lozénne des questions épistémologiques issues du développement de la nouvelle psychologie et de la logique au milieu du XIXe siècle en Allemagne et j'insisterai sur l'apport de trois de ses étudiants prestigieux; je montrerai ensuite que Husserl a acquis sa connaissance de cette problématique via sa fréquentation de Brentano et de Stumpf; je me pencherai ensuite sur la tournant antipsychologiste de Husserl au milieu des années 1890 et examinerai brièvement un manuscrit de Husserl intitulé « Microcosmos » qui date de cette même période et qui montre clairement l'apport de la logique de Lotze dans ce tournant antipsychologiste; j'examinerai enfin brièvement l'apport de Lotze dans la critique que Husserl adresse au psychologisme logique dans ses *Prolégomènes*. Je conclurai avec quelques remarques sur l'importance de Lotze dans la phénoménologie de Husserl après la publication des *Recherches logiques*.

¹ Ce texte est une version remaniée d'une conférence prononcée à l'École normale Supérieure le 17 décembre 2015 dans un colloque en hommage à Robert Brisart. Ma conférence s'intitulait « Go west, young man ! », une expression que Robert utilisait parfois en souvenir des nombreuses discussions que nous avons eues sur la « West coast phenomenology ». Mes remerciements à Jocelyn Benoit, Dominique Pradelle, Arnaud Dewalque, Denis Seron et Pierre Jean Renaudie pour les discussions lors de ce colloque qui m'ont permis d'améliorer cette version de mon texte.

I. Trois étudiants de Lotze

Husserl a dit de Lotze qu'il a été un des plus grands philosophes depuis Kant (1994, IX, p. 154). Ce jugement de Husserl sur le philosophe de Göttingen témoigne non seulement de son estime pour la philosophie de Lotze, mais encore de la place centrale qu'il lui reconnaît dans l'histoire de la philosophie dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, et ce non seulement en Allemagne, mais aussi en Grande Bretagne et en Amérique. En Allemagne, sa philosophie est surtout associée à trois de ses étudiants les plus influents, nés tous les trois l'année du printemps des révolutions en Europe et l'année de la mort de Bolzano, à savoir Gottlob Frege (1848-1925), Wilhelm Windelband (1848-1915) et Carl Stumpf (1848-1936). Windelband a étudié avec Lotze au début des années 1870 et il est connu comme le chef de file de l'école néokantienne de Bade dont les principaux représentants sont Heinrich Rickert et Bruno Bauch. Ils ont développé une philosophie de la culture, fondée sur une interprétation de la théorie des valeurs de Lotze, qui s'est imposée comme l'un des courants dominants dans la philosophie de langue allemande à la fin du XIX^e siècle (cf. G. Misch, 1912; P. F. Linke, 1926, 1924). Frege a poursuivi des études en mathématiques à Göttingen entre 1871 et 1873, et bien qu'il n'ait suivi qu'un seul cours de Lotze sur la philosophie de la religion, on s'entend pour dire que plusieurs de ses idées ont été anticipées par la logique de Lotze, notamment son programme logiciste et le *context principle*, par exemple (cf. Kreiser, 2001; Sluga, 1980). Frege a lui-même reconnu sa dette à l'endroit de Lotze comme en témoigne son collègue Bruno Bauch : « Je l'ai entendu moi-même de la bouche de notre grand mathématicien Frege que, pour ses recherches - si je puis ajouter ce que Frege, par modestie, n'a pas mentionné - révolutionnaires dans le domaine des mathématiques, les impulsions de Lotze eurent une importance décisive » (Bauch in Schlotter, 2006, p. 45).

Certains commentateurs de Frege ont fait valoir que le célèbre mathématicien aurait subi la double influence de Lotze et du néokantisme. Le premier à avoir défendu cette thèse est Hans Sluga, qui a mis l'accent sur quelques similarités entre les écrits de Frege et ceux de Trendelenburg, Kuno Fischer, Bruno Bauch et Lotze (Sluga, 1980). Cette thèse a aussi été défendue par G. Gabriel (1986) qui, dans un article récent, soutient en effet que « la position fondamentale de Frege en théorie de la connaissance est celle du néo-kantisme » (Gabriel, 2013). La plupart des arguments de Gabriel reposent sur les relations personnelles que Frege aurait entretenues avec des néokantiens comme Bauch, par exemple, qui a été son collègue à Iéna à

partir de 1911, ou encore sur certaines affinités sur le plan philosophique, avec des philosophes comme Erdmann ou Windelband. Mais la thèse de Sluga-Gabriel est contestable si l'on se fie au témoignage du philosophe Paul Ferdinand Linke, un étudiant de Lipps à Munich et un des plus fervent partisans de Frege en Allemagne, qui, dans un des premiers articles consacrés aux travaux de Frege, exclut toute influence sur Frege de ses collègues néokantiens à Jena :

Cependant, ce serait une erreur que [de considérer] que Gottlob Frege – car c'est bien de lui dont il s'agit -, bien qu'il ait travaillé dans la même université que des néokantiens respectés tels que Otto Liebmann et Bruno Bauch, ait quelque chose en commun avec eux, comme il n'a jamais occupé, comme on le sait, une chaire en philosophie. D'un pont de vue académique, il était uniquement mathématicien, et même comme mathématicien, il était un outsider : il n'a jamais été nommé ou pressenti à un poste de professeur ordinaire et il a dû se contenter d'un poste de professeur honoraire qui n'était aucunement un brillant honneur (P. F. Linke, 1946, p. 77).

Ce dernier témoignage est d'autant plus crédible que Linke connaissait personnellement Frege pour avoir été son collègue à Iéna à partir de 1907. Linke était aussi un proche de Husserl et des cercles brentaniens, et il a même publié dans le *Jahrbuch* de Husserl (Linke, 1930). De plus, Linke a été l'un des premiers à insister sur l'influence directe de Frege sur Husserl (P. F. Linke, 1926, p. 228-229). Dans ses essais sur l'histoire de la philosophie, Linke a lui aussi souligné la dette de Frege à l'endroit de Lotze, mais il estime que ses orientations philosophiques le rapprochent davantage de l'école de Brentano. Linke fait valoir que, contrairement au néokantiens qui se réfèrent rarement à Frege, les travaux de Frege ont été accueillis favorablement par les étudiants de Brentano (cf. Fisette, 2015).

Le troisième nom est celui de Carl Stumpf, lequel revêt ici une importance particulière en raison des relations étroites qu'il a entretenues avec Lotze durant son séjour de six années à Göttingen (1867-1873) et quelques années plus tard avec Husserl à Halle où il a occupé une chaire en philosophie de 1884 à 1889. Stumpf a suivi les enseignements de Lotze, et a défendu avec succès une dissertation sur Platon (1868) et une thèse d'habilitation sur les axiomes mathématiques (1870) sous la direction de Lotze. Ces deux ouvrages du jeune Stumpf portent les traces de Lotze et de son interprétation de la théorie platonicienne des Idées. En effet, une des préoccupations centrales de Stumpf dans sa dissertation *L'idée de bien chez Platon* consiste à défendre, comme l'avait fait Lotze dans son ouvrage *Microcosmos* et plus tard dans sa grande logique de 1874, la théorie platonicienne des Idées contre l'objection d'hypostase (Stumpf, 1869, II, 2, p. 46 sq.). Et dans un article en hommage au centième anniversaire de la naissance de Lotze, Stumpf laisse entendre que ce sont les discussions avec Lotze autour de son interprétation de la théorie

platonicienne des Idées qui l'ont motivé à entreprendre, dans le cadre de sa thèse d'habilitation, une recherche sur la nature des axiomes mathématiques (Stumpf, 1917, p. 7). Et en effet, dans cet ouvrage, Stumpf s'appuie sur la distinction cardinale entre concept et proposition, et cette distinction lotzénne est au cœur de sa critique du psychologisme dans son article *Psychologie und Erkenntnistheorie* dont je reparlerai plus loin.

Ces trois étudiants de Lotze ont en commun une problématique que ce dernier a mis en place dans sa grande logique et elle s'organise autour des questions gnoséologiques issues du développement de la nouvelle psychologie et de la logique qui, à cette époque, a donné lieu à de nombreux projets de réforme. Ces questions gnoséologiques sont au cœur des premiers débats autour du psychologisme logique auxquels ont pris part non seulement Frege (1884) mais aussi Windelband (1877) et Stumpf (1891). Bien que les positions défendues par ces trois étudiants de Lotze soient passablement différentes, le combat qu'ils ont mené contre les différentes formes de psychologisme rejoint celui que mène Husserl dans ses *Prolégomènes* et il réside dans la critique d'un programme qui n'est pas très éloigné de celui de Quine dans la philosophie contemporaine visant à naturaliser l'épistémologie en la remplaçant par la psychologie. Ce programme est au cœur du projet philosophique du père de la psychologie, W. Wundt, mais la cible principale de Frege, Stumpf et Husserl est J. Stuart Mill qu'ils qualifient de psychologue dans la mesure où son empirisme a pour conséquence de réduire les lois de la logique à celles de la psychologie. L'argument de Husserl contre Mill, comme celui de Lotze contre l'objection d'hypostase, repose sur l'idéalité ou l'objectivité des lois de la logique que Husserl conçoit en termes de *Geltung*. Mais tandis que Frege et les néokantiens de Bade préconisent une solution à ce problème qui implique le rejet pur et simple de la psychologie en tant que discipline philosophique, les étudiants de Brentano reconnaissent, tout comme Lotze, l'apport indispensable de la psychologie à l'ensemble des questions qui touchent la théorie de la connaissance. Cette problématique est au cœur des recherches du jeune Husserl durant la période de Halle et elle justifie à elle seule son jugement sur l'importance qui revient à la philosophie de Lotze dans l'élaboration de sa phénoménologie et de sa logique pure durant cette période.

II. Les sources de Husserl : Brentano et Stumpf

Le jeune Husserl a hérité de son capital de sympathie à l'endroit de la philosophie de Lotze via sa fréquentation de Brentano à Vienne (1884-1886) puis de Stumpf à Halle où il arrive à l'automne

de 1886 afin de compléter sa thèse d'habilitation. Il existe en effet une filiation directe entre, d'une part, Lotze, et d'autre part, Brentano et ses étudiants, incluant le jeune Husserl. En effet, on sait que Brentano, avant d'obtenir sa chaire à Würzburg en 1872, n'était pas habilité à diriger les thèses de ses propres étudiants, et c'est pourquoi il recommanda d'abord à Stumpf, et plus tard à Anton Marty, de se rendre à Göttingen afin d'étudier avec Lotze.

Dans sa correspondance avec Stumpf de même que dans sa *Psychologie d'un point de vue empirique*, Brentano exprime sans équivoque son estime pour Lotze et souligne les aspects de son œuvre qui représentent une contribution durable à la philosophie. Dans un passage d'une lettre à Stumpf daté du 3 novembre 1867, Brentano explique pourquoi Lotze était celui parmi les philosophes allemands de l'époque qui était le plus apte à superviser ses études :

Parce que je ne pourrais vous nommer aucun autre professeur de philosophie dont je ne tenais pas la doctrine dans ses aspects essentiels pour fautive, et parce que Lotze, malgré tout ce qui lui manque, est à maints égards remarquable. Notamment la méthode de sa philosophie, l'accent qu'il met sur l'expérience et l'observation, la manière par laquelle il utilise les résultats scientifiques, la prudence et la méticulosité avec lesquelles il avance ses thèses, le distinguent de manière avantageuse de la plupart des autres chercheurs de notre temps. Et je ne connais personne d'autre dont vous pourriez apprendre davantage à cet égard (Brentano, 1989, p. 3; cf. Stumpf, 1817, p. 2).

Brentano a même entrepris des démarches en vue de faire embaucher Lotze à Würzburg afin de retenir ses étudiants dans la même université (Brentano, 1989, p. 11). Ailleurs dans cette correspondance, Brentano adresse plusieurs reproches à Lotze, notamment l'influence néfaste qu'il a reçue du kantisme, sa connaissance lacunaire de la philosophie ancienne et le caractère inadéquat de sa classification des actes. Il reconnaît néanmoins que les écrits de Lotze sont pour lui « supérieurs à ceux de la plupart des philosophes contemporains ».

Les liens étroits entre Brentano, Stumpf et Lotze tant sur le plan personnel que philosophique ont certainement suscité, chez le jeune Husserl, un préjugé favorable à l'endroit du philosophe de Göttingen. Le premier véritable contact de Husserl avec la philosophie de Lotze remonte à ses deux années d'études auprès de Brentano à Vienne (1884-1886) durant lesquelles il assista à plusieurs séminaires de Brentano (see R. Rollinger, 1999, p. 17), notamment sur la logique et la psychologie dans lesquels Brentano discute occasionnellement des travaux de Lotze. Deux années après ses études à Vienne, Brentano le recommanda à Stumpf, qui était alors en poste à Halle depuis 1884, afin de compléter sa thèse d'habilitation sur le concept de nombre. Durant sa première année d'étude à Halle, le jeune Husserl a suivi les leçons de Stumpf du semestre d'hiver

1886-1887 sur la psychologie, et durant le semestre d'été de 1887, il assiste à ses leçons sur la logique et l'encyclopédie de la philosophie. Les Archives Husserl possèdent les notes de cours prises par Husserl durant ces leçons, et ces notes montrent clairement que Husserl a acquis une connaissance approfondie de la logique et de la psychologie de Lotze. J'en veux pour preuve les thèmes lotzéens qu'on lui a imposés lors de son examen de nostrification visant à reconnaître son diplôme autrichien. Comme l'explique Stumpf dans son rapport d'évaluation, l'examen a porté sur « la théorie des signes locaux de Lotze, sur l'histoire des théories sur l'espace de même que sur les relations entre les mathématiques et la logique » (Stumpf in Gerlach & Sepp, 1994, p. 184), trois thèmes qui sont au cœur des recherches du jeune Husserl à Halle.

III. Lotze et le tournant antipsychologiste de Husserl

On s'entend pour dire que la période de Halle a été l'une des plus riches et des plus marquantes dans le développement de la pensée de Husserl (cf. Brisart, 1998, 2002, 2003, 2009a, 2009b). Mais bien qu'elle ait été abondamment commentée dans les études husserliennes, et outre les études qui ont porté sur l'évaluation par Husserl de la logique de Lotze dans ses *Recherches logiques* (cf. Hauser, 2003), on s'est rarement penché sur l'apport de Lotze dans la genèse de la phénoménologie chez le jeune Husserl. D'après certaines indications de Husserl un peu partout dans ses travaux, et notamment dans ses leçons de 1896 sur la logique (Husserl, 2001b), Lotze n'est pas étranger à l'abandon du programme de recherche qui guidait Husserl dans ses premiers travaux à Halle et à sa réforme de la logique qu'il entreprend au milieu des années 1890, réforme qui va de pair avec son tournant antipsychologiste (cf. Fisette, 2018). À cet égard, la prise en compte des éléments lotzéens dans les travaux du jeune Husserl ouvre une nouvelle perspective sur cette période compliquée dans la genèse de la phénoménologie.

Considérons d'abord son texte « Objet intentionnel » (Husserl, 1990) dans lequel il examine de manière critique l'ouvrage de K. Twardowski (1894) *Sur la théorie du contenu et de l'objet des représentations*. Ce texte témoigne déjà de l'influence de Lotze et il constitue un complément essentiel à un autre manuscrit important de Husserl (KI 59) intitulé « Microcosmos » (rédigé entre 1895-1897) dans lequel Husserl propose un examen critique de la théorie de la connaissance de Lotze dans sa grande logique. En effet, dans sa logique de 1874 (1912, p. 504), Lotze lui-même fait le rapprochement entre le problème qu'il cherche à solutionner avec le concept de *Geltung* et celui des objets de pensée (*Gedankendinge*) dans la philosophie médiévale,

problème qui se traduit chez Brentano et Twardowski par le postulat immanentiste d'un mode d'existence intentionnel des objets de pensée. Dans son texte de 1894, Husserl rejette ce postulat et reproche à Twardowski de confondre, dans sa discussion avec Bolzano, par exemple, intention objective et intention subjective (Husserl, 1990, p. 168). Il fait valoir que le discours sur l'inexistence intentionnelle des objets est une manière impropre de parler et conteste la thèse de Twardowski et de Brentano suivant laquelle un jugement existentiel affirmatif valide de la forme « A existe » présuppose l'inexistence d'un objet intentionnel (Husserl, 1990, p. 145). La solution de rechange proposée par Husserl dans ce texte et qu'il reprend dans son compte rendu de l'ouvrage de Twardowski (1993b, p. 353 note) ainsi que dans l'appendice au §§11 et 20 de la cinquième *Recherche*, consiste à identifier objets intentionnels et objets valides. Cette solution est vraisemblablement inspirée de Lotze comme le montrent quelques passages de « Objets intentionnels » dans lequel Husserl résume sa solution au problème des objets intentionnels en l'appliquant aux objets du jugement, c'est-à-dire aux états de choses (cf. 1990, p. 164-165; p. 154-5, 166). Il y a d'autres aspects de ce texte qui présentent un intérêt pour notre étude, et notamment le parallèle que Husserl établit entre le problème de l'imaginaire dans les mathématiques et celui des objets intentionnels. Car le problème de l'imaginaire concerne la justification du calcul avec des nombres imaginaires, irrationnels, etc., et on sait que ce problème est au cœur des préoccupations de Husserl depuis sa thèse d'habilitation et qu'il représente un des facteurs à l'origine de l'abandon du programme de recherche de *Philosophie de l'arithmétique*. À cet égard, Brisart (2009a) a bien vu que les remarques de Husserl sur les assomptions (*Annahmen*) constituent une étape importante dans la solution définitive qu'il apporte au problème des nombres imaginaires avec sa doctrine des multiplicités définies, laquelle représente la pièce maîtresse de sa doctrine de la science.

La prochaine étape dans cette genèse des *Recherches logiques* concerne le tournant antipsychologiste que l'on situe entre 1894 et 1896, c'est-à-dire entre l'abandon définitif du programme qui guidait les recherches de Husserl depuis sa thèse d'habilitation et l'élaboration de sa logique pure. On a cherché la « cause » de ce tournant dans le compte rendu de *Philosophie de l'arithmétique* par Frege (1894). Nous n'avons aucune preuve tangible qui corrobore l'influence qu'aurait exercée Frege sur le tournant de Husserl, mais il y a de bonnes raisons de croire que Husserl n'est pas demeuré impassible devant la critique par ailleurs constructive à laquelle se livre Frege dans son compte rendu. Je ne peux entrer ici dans la question de savoir si ce compte

rendu constitue un des éléments « déclencheurs » de ce tournant, et je ne crois pas non plus que ce soit la meilleure manière de poser la question. Car on sait par la correspondance qu'ils ont échangée en 1891 (Husserl, 1994, VI, p. 106-118) que Husserl connaissait bien les travaux de Frege dont il discute d'ailleurs abondamment dans sa *Philosophie de l'arithmétique* (1972). On sait par ailleurs que les critiques que lui adresse Frege dans sa correspondance et dans son compte rendu reposent sur plusieurs distinctions essentielles à la logique pure de Husserl, notamment les distinctions entre proposition et concept, entre représentation subjective et représentation objective, entre *Sinn* et *Bedeutung*, lesquelles distinctions sont centrales dans la critique que Husserl adresse non seulement à Twardowski mais aussi au subjectivisme en général. De plus, les arguments que Husserl fait valoir contre le psychologisme logique dans ses *Prolégomènes* s'apparentent en partie à ceux que l'on retrouve un peu partout dans l'œuvre de Frege, notamment dans son compte rendu de *Philosophie de l'arithmétique* et dans ses *Grundlagen der Arithmetik* (Frege, 1894; 1884). Par conséquent, par-delà la question de l'influence, on voit mal comment Husserl aurait pu ignorer la contribution déterminante de cet étudiant de Lotze à une problématique d'origine lotzénne qui l'animait lui aussi durant cette période.

Ceci étant dit, les deux noms que Husserl associe explicitement à son tournant antipsychologiste et à son platonisme sont ceux de Bolzano et de Lotze comme le confirme Husserl dans sa correspondance avec Brentano ainsi que dans son compte rendu de M. Palagyi :

Ces conceptions de Bolzano [des représentations et propositions en soi] ont produit sur moi un effet majeur, comme d'ailleurs l'interprétation par Lotze de la théorie platonicienne des idées (Husserl, 1994, I, p. 39).

C'est d'abord l'assimilation intime de ces réflexions de Lotze [autour de son interprétation de la théorie platonicienne des idées], incomplètement clarifiées à mon avis, qui m'a donné la clé pour pénétrer dans les conceptions de Bolzano, étranges et d'abord incompréhensibles dans leur naïveté phénoménologique, et dans les trésors de sa *Théorie de la science* (Husserl, 1975b, p. 216).

Dès 1896, dans ses leçons sur la logique, Husserl reconnaît sa dette à l'endroit de la *Wissenschaftslehre* de Bolzano en regard de sa logique pure, mais il se réfère également à la thèse formulée par Lotze au tout début de sa *Logique* suivant laquelle l'arithmétique n'est qu'une partie ou un morceau (*ein Stück*) de la logique. Dans un passage de ces leçons, Husserl souligne la grande importance de cette thèse pour sa réforme de la logique et affirme qu'il s'agit là de l'instrument le plus puissant inventé par l'esprit humain pour les fins de la déduction.

Nous allons donc devoir nous familiariser avec la conception de Lotze d'abord étrange selon laquelle l'arithmétique n'est purement et simplement qu'un fragment relativement indépendant et depuis longtemps hautement développé de la logique [cf. Lotze, 1912, 138 sq.]. En effet, elle représente aussi dans une perspective pratique l'instrument le plus grandiose que l'esprit humain a produit pour les fins de la déduction (Husserl, 2001b, p. 271-272).

La thèse logiciste de Lotze a eu un effet durable sur Husserl comme le confirment plusieurs passages de son œuvre, et notamment le programme qu'il met en place dans ses *Prolégomènes*.

IV. Remarques sur le MS KI 59 et la *Geltung* chez Lotze

Les Archives Husserl possèdent quelques manuscrits de Husserl dans lesquels il propose un examen critique de la grande logique de Lotze. Outre les annotations en marge de son exemplaire de la logique de Lotze, le manuscrit « Microcosmos » (K I 59) auquel j'ai fait allusion précédemment et que Husserl entendait publier en annexe à ses *Prolégomènes* (cf. Husserl, 1959, p. 287), contient une analyse détaillée du troisième livre de la logique de Lotze intitulé « Vom Erkennen ». Encore ici, le parallèle entre sa critique du subjectivisme et la critique que lui adresse Frege dans son compte rendu de 1894 saute aux yeux. Husserl reproche au subjectivisme d'omettre de nombreuses distinctions qui sont essentielles à la logique pure, notamment entre pensée et contenu objectif de pensée, entre les formes objectives et les actes subjectifs, entre concept et proposition, objet et état de choses, existence et vérité (KI 59, p. 4a). En concevant le jugement et les inférences uniquement en termes d'acte psychique de juger, le subjectivisme ne respecte pas la frontière entre la psychologie et la logique. D'autre part, Husserl laisse entendre que le caractère normatif de la logique n'est pas un argument décisif contre le subjectivisme et pour la séparation entre logique et psychologie. C'est dans ce contexte qu'il reproche à Herbart de concevoir la logique uniquement comme une science normative et de confondre ainsi l'usage normatif des lois de la logique avec leur contenu théorique. La logique pure de Husserl est une science théorique et son argument principal contre le psychologisme logique qu'il élabore durant cette période repose non pas sur la normativité mais bien sur le caractère idéal et objectif des lois de la logique qu'il conçoit, dans ce manuscrit, en terme de *Geltung*.

Voyons maintenant ce qu'on peut tirer des remarques de Husserl sur le chapitre « Le monde des idées », à commencer par la distinction cardinale entre proposition et concept dont dépendent plusieurs des distinctions que je viens de mentionner. Lotze reproche à Platon de concevoir ses idées sous la forme de concepts isolés en faisant valoir qu'un concept n'a de signification que

dans le contexte d'un énoncé complet qui exprime une *Gedanke* et dont tient lieu une proposition. Le même reproche s'adresse aux formes de pensée chez Kant qu'il conçoit comme des concepts généraux ou des catégories (1912, p. 521-522). Les vérités éternelles de Platon prennent nécessairement une forme propositionnelle dans la mesure où les propositions sont les plus petites unités de signification et qu'elles sont les seules porteuses de vérité. Husserl les conçoit comme des propositions en soi au sens de Bolzano comme le montre ce passage tiré de son compte rendu de Palagyi où elles sont définies de la manière suivante :

... par « proposition en soi », il ne faut entendre rien d'autre que ce que l'on désigne comme le « sens » de l'énoncé dans le langage quotidien, idéalement objectivant, et que l'on déclare être une seule et même chose, quand on dit par exemple de différentes personnes qu'elles affirment la même chose; ou bien aussi ce que l'on appelle en science purement et simplement une proposition, ainsi la proposition qui porte sur la somme des angles, personne n'ayant ici l'idée de penser aux vécus de jugement de qui que ce soit (Husserl, 1975b, p. 216).

Tel est le véritable point de départ de Husserl dans ce manuscrit puisque le caractère objectif des propositions en soi avait déjà été établi dans son débat avec Twardowski. Son intérêt pour Lotze dans ce manuscrit concerne davantage la nature des propositions (en soi) en lien avec la *Geltung*, les conditions logiques de la vérité objectives (vérité en soi), les conditions logico-psychologiques (ou noético-noématiques pour reprendre une expression plus tardive de Husserl) du jugement et les conditions gnoséologiques de notre connaissance du monde extérieur en lien avec la théorie de la connaissance de Lotze.

Faute de pouvoir analyser l'ensemble de ce manuscrit (cf. Fisette, à paraître), je me contenterai d'ajouter une remarque sur le célèbre passage de la §316 de la grande *Logique* dans lequel Lotze introduit la notion de *Geltung* en relation avec quatre formes de réalités² :

Nous appelons « effective » une chose qui *est*, par opposition à une autre qui *n'est pas* ; « effectif » aussi un événement, qui *se produit* ou qui s'est produit, par opposition à celui qui ne se produit pas ; « effective » une relation qui *consiste (besteht)* par opposition à celle qui ne consiste pas ; enfin, nous appelons « effectivement vraie » une proposition qui *vaut (gilt)* par opposition à celle dont la validité est encore en question (Lotze, 2006, p. 14).

La validité est une forme primitive d'effectivité et il faut donc éviter de la confondre avec l'une ou l'autre de ces formes. Comme l'explique Lotze, la réalité des Idées platoniciennes (ou

² J'utilise ici la traduction d'Arnaud Dewalque qui aussi a consacré de belles études à la logique de Lotze (cf. Dewalque, 2012a, b).

propositions) est à comprendre au sens de validité, qui est une forme logique qui ne s'applique qu'à la vérité d'une proposition, et elle est donc indépendante de l'existence des choses du monde extérieur et des états mentaux de la pensée qui sont dites réelles dans un sens différent (Lotze, 2012, p. 513). Husserl se dit entièrement d'accord avec l'interprétation de Lotze (KI 59, p. 7a), et dans son compte rendu de Palagyí, il explique que la notion de *Geltung* lui aurait permis de comprendre de manière non métaphysique les propositions en soi de Bolzano et l'idéalité de la signification, qu'il conçoit dans les *Recherches logiques* comme des essences d'actes :

La proposition, écrit Husserl, se rapporte donc à chacun des actes du jugement auxquels elle appartient en tant qu'elle est leur visée identique, de la même façon par exemple que l'espèce du rouge appartient aux cas particuliers du « même » rouge. Si l'on se fonde sur cette conception, alors la théorie de Bolzano selon laquelle les propositions sont des objets, mais n'ont pas cependant d'« existence », acquiert la signification suivante, qu'il est facile de comprendre : c'est qu'elles ont l'être « idéal » ou la valeur d'« objets généraux » (donc le même être que celui qui est établi par exemple dans les « preuves d'existence » en mathématiques), mais pas l'être réel des choses ou des moments dépendants de choses, des particularités temporelles en général (Husserl, 1975b, p. 217).

V. Lotze et la critique du psychologisme dans les *Prolégomènes*

La période de Halle aboutit à la publication du *Hauptwerk* de Husserl dont le premier tome, *Prolégomènes à la logique pure*, constitue son plaidoyer contre le psychologisme logique. Encore ici, la dette de Husserl à l'endroit de Lotze est importante comme le montrent les derniers paragraphes des *Prolégomènes*. Mais une autre voie s'offre à nous afin d'établir la connexion avec Lotze et elle passe par le traité de Stumpf *Psychologie et théorie de la connaissance* auquel j'ai fait allusion ci-dessus. E. Holenstein, dans l'introduction à son édition des *Prolégomènes* (Hua XVIII, p. XI-LIV) et D. Münch (2002, p. 50) soutiennent que la position défendue par cet étudiant de Brentano et de Lotze sur le psychologisme représente l'arrière-plan de la critique husserlienne du psychologisme dans ses *Prolégomènes*.

Husserl se réfère à deux reprises à cet article de Stumpf dans les *Prolégomènes*. Une première fois dans une note à la §18 *L'argumentation des psychologues* dans laquelle il indique que, tout comme Stumpf, il utilise le terme « psychologisme » sans coloration péjorative. Cette remarque semble indiquer que contrairement à la position antipsychologiste défendue par Kant, les néo-kantiens et Frege dans ses *Grundgesetze*, Husserl comme Stumpf n'exclut pas d'entrée de jeu l'apport de la psychologie pour les questions épistémologiques comme le montre d'ailleurs la phénoménologie des *Recherches logiques* qui se définit comme une psychologie descriptive dans le sens de Brentano. La deuxième référence de Husserl porte sur un passage de l'article de

Stumpf où il formule son argument principal contre le psychologisme, à savoir qu'il ne peut jamais mener à des vérités nécessaires. Ces deux références à Stumpf semblent indiquer que la critique que Husserl adresse au psychologisme logique dans ses *Prolégomènes* emprunte le chemin ouvert par Stumpf dans son traité de 1891, lequel est lui-même inspiré de la logique de Lotze.

Rappelons que le thème du psychologisme était déjà au cœur de la réflexion de Stumpf dans la première partie de sa thèse d'habilitation dans laquelle il prend position contre J. S. Mill et Kant sur la nature des axiomes mathématiques. Dans la partie critique de l'ouvrage, Stumpf pose le problème de l'origine des lois et principes de la logique et des mathématiques de la manière suivante : si, comme le pense J. Stuart Mill, ces principes sont de nature inductive, ce ne sont pas alors des vérités nécessaires; si, au contraire, ce sont des vérités nécessaires, alors la question se pose de savoir si ce sont des jugements synthétiques a priori comme le pense Kant ou bien des propositions analytiques a priori comme le veut Stumpf. Contre Mill, Stumpf fait valoir que les axiomes ne résultent pas d'une généralisation empirique fondée sur un processus inductif et que l'arithmétique, comme la géométrie, sont des sciences déductives fondées sur des vérités nécessaires et a priori qui trouvent leur justification dans la perception interne (Stumpf, 2008, Bogen 5-4). Stumpf admet donc avec Kant que les axiomes sont des vérités nécessaires, mais il conteste qu'ils soient fondés sur des jugements *synthétiques* a priori. Stumpf montre que les jugements synthétiques chez Kant présupposent toute une « machinerie psychologique » (Stumpf, 2008, Bogen 16-3) et ils sont fondés sur de nombreuses présuppositions, notamment les formes a priori de la sensibilité, les *Denkformen* et l'intuition que Stumpf rejette. Stumpf lui reproche plus particulièrement la thèse de l'origine de la nécessité de notre connaissance des axiomes dans l'intuition en ce qu'elle a pour conséquence de faire dépendre la connaissance de l'expérience. Or, fait valoir Stumpf, l'intuition comprise en ce sens est inductive et il ne conduit qu'à des *concepts* et jamais à des *propositions*. C'est pourquoi Stumpf estime que l'idée même de jugements synthétiques a priori est une contradiction dans les termes. Les axiomes sont des jugements analytiques qui sont construits déductivement à partir de concepts.

Par ailleurs, dans son article de 1891, Stumpf distingue le domaine d'étude de la théorie de la connaissance de celui de la psychologie en s'appuyant sur la distinction cardinale, dans sa thèse d'habilitation, entre le domaine des concepts et celui des propositions ou vérités nécessaires. La recherche de l'origine des concepts est une tâche spécifique de la psychologie tandis que la

théorie de la connaissance se limite à la recherche et la justification « des vérités les plus générales » telles que les lois et axiomes qui sont nécessaires à notre connaissance. Or, ces axiomes ne sont rien d'autre que des propositions que l'on tient pour vraies et nécessaires, et ils ont leur origine, dira plus tard Stumpf, dans les contenus d'une classe de fonctions psychiques, à savoir les jugements. Il faut donc éviter de confondre la question de la nature des axiomes avec celle de l'origine psychologique des concepts, mais on ne peut pas non plus dissocier entièrement la théorie de la connaissance de la psychologie descriptive puisque les axiomes sont, à l'origine, des contenus d'une classe spécifique de fonctions psychiques, c'est-à-dire des contenus de jugement ou des contenus d'attitude propositionnelle dont la justification relève de la théorie de la connaissance (Stumpf, 1891, p. 495-496 ; 1939-1940, p. 124).

C'est à la lumière de cette distinction d'origine lotzénne que l'on peut comprendre le sens du débat autour du psychologisme tel que le décrit Stumpf dans son article de 1891. Stumpf oppose deux écoles sur la question du rapport entre la théorie de la connaissance et la psychologie : le criticisme kantien, qui dissocie la théorie de la connaissance de la psychologie, et le psychologisme que Stumpf définit dans cette étude comme la « réduction de toutes les recherches philosophiques, et en particulier des recherches gnoséologiques, à la psychologie » (Stumpf, 1891, p. 468). L'argument des psychologues est « que la connaissance elle-même est un processus psychique et que, par conséquent, la recherche de leur conditions est une recherche psychologique » (Stumpf, 1891, p. 468). En revanche, les disciples de Kant font valoir que la recherche psychologique ne peut jamais conduire à la connaissance de vérités générales et nécessaires » (Stumpf, 1891, p. 469). Or puisque les conditions de possibilité de la connaissance, c'est-à-dire les formes de l'intuition et de la pensée, sont elles-mêmes *a priori* et donc inanalysables (Stumpf, 1891, p. 493), la psychologie n'a donc aucune utilité pour les tenants du kantisme.

La position qu'adopte Stumpf dans ce débat consiste à admettre, avec le criticisme, que les vérités nécessaires ne sont pas réductibles à des faits tout en admettant, avec les psychologues, que la psychologie est indispensable à la théorie de la connaissance. Stumpf admet donc avec le criticisme qu'il faut maintenir un concept strict de nécessité et s'opposer ainsi à la réduction des principes et des lois de la logique et des sciences en général à de simples généralisations empiriques. Stumpf se réfère encore ici à J. Stuart Mill et fait valoir que les lois de la nature tout comme le principe logique de la non-contradiction, par exemple, ne s'acquièrent pas par

induction et ils sont irréductibles à une généralisation empirique ou à « une accumulation d'observations » (Stumpf, 1891, p. 499-500).

Revenons maintenant à Husserl. Son point de départ dans les *Prolégomènes* est le même que celui de Stumpf dans sa thèse d'habilitation, à savoir l'opposition entre J. Stuart Mill (1959, p. 56) et Kant (1959, p. 58-59) sur la relation de la logique à la psychologie. Cette opposition se traduit concrètement dans la controverse sur le psychologisme par celle entre l'antipsychologisme normatif que Husserl attribue à la tradition kantienne, et le psychologisme logique auquel sont associés, en plus de J. S. Mill, W. Wundt, A. Bain et T. Lipps, par exemple. Suivant le diagnostic de Husserl, cette controverse découle en grande partie du fait que les deux partis conçoivent la logique d'une manière différente: les psychologues ne la considèrent que du seul point de vue de sa méthode, comme une technologie dépendant de la psychologie, tandis que les antipsychologues ne la considèrent que du point de vue de son contenu théorique et n'y voient donc qu'une discipline théorique, indépendante de la psychologie. À cette différence entre deux conceptions de la logique correspondent deux conceptions différentes des lois de la logique: en tant que ces lois qui « *servent de normes* aux activités de la connaissance, et les règles qui *contiennent l'idée de cette normativité elle-même* et qui *l'énoncent* comme entraînant une obligation universelle » (1959, §41). Cette distinction se traduit par celle entre la logique comprise comme une discipline normative et pratique (comme *Kunstlehre* de la connaissance) et la logique comprise comme une discipline théorique et idéale. Selon Husserl, la confusion qui grève le débat entre les psychologues et les antipsychologues s'explique par le fait que les premiers, lorsqu'ils prétendent fonder la logique sur la psychologie, s'en tiennent uniquement à la logique pratico-normative, tandis que les arguments de la partie adverse s'appuient sur la logique comprise comme une discipline théorique. Ainsi, si l'on s'en tient à la logique pratique, les prétentions des psychologues de vouloir fonder la logique sur la psychologie sont parfaitement légitimes. En revanche, Husserl reproche aux antipsychologues de concevoir la logique en termes normatifs, et d'ignorer ainsi la différence essentielle entre le contenu propre des propositions de la logique et leur application pratique (1959, p. 174), c'est-à-dire entre l'usage d'une proposition pour des fins normatives et son contenu théorique, lequel est en principe dissociable de l'idée de normativité. Admettre le bien-fondé de cette distinction, c'est admettre que le véritable argument contre le psychologisme n'est pas celui qui oppose le caractère normatif

des lois logiques aux lois naturelles de la psychologie, mais bien celui qui l'oppose au caractère idéal de la loi.

Les kantien ont donc raison de mettre l'accent sur le contenu théorique de la logique et de faire valoir, contre le psychologisme, que les propositions de la logique sont indépendantes des « propriétés de la nature humaine en général » (1959, §43). Mais ils ont tort de concevoir ce contenu et la logique en général en termes de normativité. Husserl évoque deux raisons contre l'antipsychologisme normatif. Premièrement, la normativité ne représente pas un argument décisif contre le psychologisme parce que toute discipline normative « repose sur une ou plusieurs disciplines théoriques, en tant que ses règles doivent posséder une teneur théorique indépendante de l'idée de la normativité » (1959, p. 43). Ainsi, les principes de la logique ne sont pas des propositions normatives car toute proposition normative présuppose un certain type d'évaluation qui renvoie à des propositions et disciplines non normatives. Deuxièmement, la logique, comprise comme une discipline normative, requiert à son tour un fondement psychologique (1975a, p. 278). Non pas qu'elle lui fournisse son fondement essentiel, mais Husserl concède aux psychologues que « la psychologie participe, elle aussi, à la fondation de la logique » (1959, p. 65).

On le voit, l'argumentation de Husserl, comme celle de Stumpf, contre le psychologisme logique diffère donc sensiblement de celle de Frege dans la mesure où l'on admet qu'il appuie sa critique sur le caractère normatif de la logique et fait valoir que l'erreur principale du psychologisme consiste à confondre le caractère normatif des lois de la logique – « ce qui doit être » - avec l'usage que l'on en fait pour la description de « ce qui est ». Et contrairement à Husserl et à Stumpf, l'antipsychologisme de Frege l'amène à rejeter purement et simplement le domaine des phénomènes mentaux et à créer ainsi un fossé infranchissable entre ce champ d'investigation et celui de la logique et de la philosophie en général.

Remarques finales

Malgré les nombreux changements qui ont marqué le développement de sa phénoménologie après son arrivée à Göttingen en 1901, Husserl n'a jamais renié son platonisme et sa dette à l'endroit de Lotze comme en témoigne une lettre de 1933 adressée à P. Welch :

Quel rôle a eu mon « platonisme », mon engagement énergique pour une ontologie universelle, et ainsi pour l'élaboration des intuitions des essences (pour l'apriori authentique) dans toutes les sphères de la connaissance dans mon développement et quelle nouvelle signification a-t-il acquis pour la version mature de la phénoménologie transcendante, vous trouverez la meilleure explication à ce sujet dans mon ouvrage

Logique formelle et logique transcendantale. Je suis redevable, pour ce « platonisme », au chapitre bien connu de la *Logique* de Lotze, même si sa théorie de la connaissance et sa métaphysique m'ont toujours vraiment rebuté (Husserl, 1994, VI, p. 460-461 ; cf. Hua XVII, p. 73, 130, 233-234).

On sait par ailleurs que Husserl a continué de s'intéresser à la théorie de la connaissance de Lotze dans son enseignement comme le montrent ses leçons à Göttingen et à Freiburg au semestre d'été de 1912, 1916 et 1922 (cf. Schuhmann, 1977).

Dans la cinquième partie de son article « Husserl et le mythe des objets », Brisart soutient que l'antidote de Husserl au mythe du donné ou au ready-made, bref aux choses toutes faites, réside justement dans la notion de *Geltung* dans la mesure où, écrit Robert, « les choses nous sont toujours données sous la marque de la valeur » (2011, p. 43). Il associe cette conception du monde chez le dernier Husserl à une forme de réalisme hypothétique suivant lequel la validité du monde est de nature mythique ou tout simplement une hypothèse. Robert semble souscrire à cette forme de réalisme hypothétique, qu'il rapproche du constructivisme de Goodman, mais il rejette sans équivoque le platonisme de Husserl et sa conception du noème. Je crois que Robert aurait dit de Husserl ce que ce dernier dit à propos de la théorie de la connaissance de Lotze, à savoir qu'il s'agit là d'« un produit de la demi-mesure, répugnant aux conséquences ultimes » (1993a, p. 70).

Par ailleurs, Husserl attribue une partie de l'échec de la théorie de la connaissance de Lotze à l'absence d'une théorie de l'intentionnalité comme le montrent ses remarques sur la psychologie descriptive et la phénoménologie de Lotze. Husserl reconnaît que le point de départ de ses recherches « ontologiques » sur le champ de la conscience fut l'idée de Lotze suivant laquelle « le domaine des données de sensation, des données de couleur et de sons, [sont comprises] comme un champ de connaissances idéales, donc « ontologiques ». Cependant, il estime que sa phénoménologie se réduit « à l'indication de quelques relations aprioriques dans la sphère des contenus sensibles » (1993a, p.70). Ce qui revient à dire que la phénoménologie de Lotze, tout comme celle de Stumpf, ne traitent en définitive que ce que Husserl appelait dans sa *Philosophie de l'arithmétique* les relations primaires, c'est-à-dire les relations qui possèdent le caractère de contenus primaires et qui ont un « caractère phénoménal particulier ». Mais Lotze ne tient pas compte de cette classe de relations appartenant aux phénomènes psychiques, c'est-à-dire les relations intentionnelles. Je serais tenté d'adresser le même reproche à Robert qui insiste sur les termes de cette relation, le sens et le référent, mais pas sur la relation elle-même et ses propriétés. Je crois que c'est en ce sens que Husserl a pu dire de Lotze que, malgré tous ses mérites, il « n'a jamais pressenti l'idée qu'il puisse y avoir quelque chose comme une théorie de l'essence de la

conscience en général et qui plus est une théorie de l'essence des rapports entre conscience et noème de conscience, une constitution des objectités, etc., et par conséquent, il n'a jamais eu la moindre idée de ce que nous nommons phénoménologie » (1993a, p.70). Ce passage résume le sens de la critique principale que Husserl adresse à Lotze, à savoir de ne pas avoir réussi à concilier les aspects subjectif et objectif des vécus d'actes, c'est-à-dire les contenus noématiques idéaux et les vécus noétiques. Il lui manquait donc une théorie de l'intentionnalité qui a toujours représenté le cœur de la phénoménologie husserlienne.

Références

Brentano, F.

- 2008. *Sämtliche veröffentlichte Schriften*, vol. 1, *Schriften zur Psychologie, Psychologie vom empirischen Standpunkte*, M. Antonelli (ed.), Frankfurt a. M. : Ontos.
- 1989. *Briefe an Carl Stumpf 1867-1917*, G. Oberkofler (ed.), Graz, Akademische Druck und Verlagsanstalt.

Brisart, R.

- 2012. “True objects and Fulfiments under Assumptions in the Young Husserl”, *Axiomathes*, vol. 22, p. 75-89.
- 2011 « Husserl et le mythe des objets », *Philosophie*, vol. 111, p. 26-51.
- 2009a. « La théorie des assumptions chez le jeune Husserl », *Philosophiques*, vol. 36, n° 2, 2009, pp. 399-425.
- 2009b. « Les premières articulations du fonctionnement intentionnel : le projet d'un *Raumbuch* chez Husserl entre 1892 et 1894 », *Philosophiques*, vol. 34, n° 2, 2007, pp. 259-272.
- 2003. « Le général et l'abstrait : sur la maturation des Recherches logiques de Husserl », in D. Fisette et al. (dir.) *Aux origines de la phénoménologie. Husserl et le contexte des Recherches logiques*, Paris, Vrin, p. 21-40.
- 2002. « Le problème de l'abstraction en mathématique : l'écart initial de Husserl par rapport à Frege entre 1891 et 1894 », in R. Brisart (dir.), *Husserl et Frege. Les ambiguïtés de l'antipsychologisme*, Paris, Vrin, p. 13-47.
- 1998. « Le tournant logique de Husserl en 1891. La recension de Schröder et ses antécédents », *Recherches husserliennes*, vol. 10, p. 3-34.

Dewalque, A.

- 2012a. « Le sens de l'idéalisme platonicien selon Lotze », in S. Delcomminette & A. Mazzu (dir.) *L'Idée platonicienne dans la philosophie contemporaine*, Paris, Vrin, p. 71-95.
- 2012b. « Idée et signification. Le legs de Lotze et les ambiguïtés du platonisme », C. Bernard & B. Leclercq (dir.), *La subjectivation de la notion d'Idée*, Louvain, Peeters, p. 187-213.

Fisette,

- À paraître. “Hermann Lotze and the genesis of Husserl's early philosophy (1886-1901)”.

- 2018. “Phenomenology and descriptive psychology: Brentano, Stumpf, and Husserl”, in D. Zahavi (dir.) *Oxford Handbook of the History of Phenomenology*, Oxford: Oxford University Press, p. 88-104.
- 2015. “Reception and Actuality of Carl Stumpf’s Philosophy”, in D. Fisette and R. Martinelli (eds.) *Philosophy from an Empirical Standpoint. Carl Stumpf as a philosopher*, Amsterdam: Rodopi, p. 11-53.

Frege, G.

- 1976. *Wissenschaftlicher Briefwechsel*, Hamburg: Meiner.
- 1894. ‘Rezension von: E. Husserl, *Philosophie der Arithmetik I*, in *Zeitschrift für Philosophie und philosophische Kritik*, vol. 103, p. 313–332.
- 1893. *Grundgesetze der Arithmetik, begriffsschriftlich abgeleitet*, vol. I, Jena: H. Pohle.
- 1884. *Die Grundlagen der Arithmetik: Eine logisch mathematische Untersuchung über den Begriff der Zahl*, Breslau: Koebner.

Gabriel, G.

- 2013. “Frege and the German background to analytic philosophy”, in M. Beaney (ed.) *The Oxford Handbook of the History of Analytic Philosophy*, Oxford, Oxford University Press, p. 280-297.
- 1986. « Frege als Neukantianer », *Kant-Studien*, vol. 77, p. 84-101.

Gerlach, H. & H. Sepp (eds.) 1994. *Husserl in Halle*, Bern, Peter Lang.

Hauser, K. (2003) “Husserl und Lotze”, *Archiv für Geschichte der Philosophie*, vol. 85, no. 2, p. 152-178.

Husserl, E.

- 2001a. *Phänomenologische Psychologie: Vorlesungen Sommersemester 1925*, Husserliana, Bd. IX, Den Haag, Nijhoff, 1962; trad. P. Cabestan et N. Depraz *Psychologie phénoménologique*, Paris, Vrin, 2001.
- 2001b. *Logik. Vorlesungen 1896*, Husserliana Materialienbände 1, Dordrecht, Kluwer.
- 1994. *Briefwechsel*, 10 vols, K. Schuhmann (eds.) Dordrecht: Kluwer Academic Publishers, 1994.
- 1993a. *Ideen zu einer reinen Phänomenologie und phänomenologischen Philosophie. Drittes Buch: Die Phänomenologie und die Fundamente der Wissenschaften*. Husserliana vol. V, M. Biemel (dir.) Den Haag, Nijhoff; *Idées directrices pour une phénoménologie et une philosophie phénoménologique pures — Livre troisième : La phénoménologie et les fondements des sciences*, trad. D. Tiffeneau, Paris, PUF, 1993.
- 1993b. Compte-rendu de K. Twardowski : *Sur la théorie du contenu et de l’objet des représentations*, trad. J. English, in *Sur les objets intentionnels 1893-1901*, Paris, Vrin, p. 349-356.
- 1990. „Ursprüngliche Druckfassung der Abhandlung ‚Intentionale Gegenstände‘ von Husserl“, in K. Schuhmann (dir.), *Brentano Studien*, Vol. III, p. 142-176.
- 1975a. Compte-rendu de T. Elsenhans : « Le rapport de la logique à la psychologie », trad. J. English, in *Articles sur la logique*, Paris, PUF, p. 276-282.
- 1975b. Compte rendu de M. Palagyi : *Le conflit des psychologues et des formalistes dans la logique moderne*, trad. J. English, in *Articles sur la logique*, Paris, PUF, p. 211-222.
- 1974. *Logische Untersuchungen: Elemente einer phänomenologischen Aufklärung der Erkenntnis*, Husserliana, Bd. XIX/2, Den Haag, Nijhoff, 1984; trad. fran. H. Élie et al.

- Recherches Logiques*, tome 3, Eléments d'une élucidation phénoménologique de la connaissance (recherche VI), Paris, P.U.F. 1974.
- 1972. *Philosophie der Arithmetik*, Husserliana Bd. XII, Den Haag, Nijhoff, 1970; trad. fran. J. English, *Philosophie de l'arithmétique*, Paris, P.U.F., 1972.
 - 1961. *Logische Untersuchungen: Untersuchungen zur Phänomenologie und Theorie der Erkenntnis*, Husserliana Bd. XIX/1, Den Haag, Nijhoff, 1984; trad. fran. H. Élie et al. *Recherches Logiques*, tome 2, Recherches pour la phénoménologie et la théorie de la connaissance, 1^e partie (recherches I et II) 2^{ième} partie (recherches III,IV,V), Paris, PUF, 1961.
 - 1959. *Logische Untersuchungen: Prolegomena zur reinen Logik*, Husserliana Bd. XVIII, Den Haag, Nijhoff, 1975; trad. fran. H. Élie et al. *Recherches Logiques*, tome 1, *Prologomènes à la logique pure*, Paris, PUF, 1959.
 - 1957, *Formale und transzendente Logik*, Husserliana Bd. XVII, Nijhoff: Den Haag, 1974; trad. S. Bachelard, *Logique formelle et logique transcendantale*, Paris, PUF, 1957.
 - (K I 59) "Mikrokosmos", 1895-1897, Husserl Archive, Leuven.
- Kreiser, L. 2001. *Gottlob Frege : Leben, Werk, Zeit*, Hamburg, Meiner.
- Linke, P. F.
- 1946-1947. „Gottlob Frege als Philosoph“, *Zeitschrift für philosophische Forschung*, Vol. 1, p. 75-99.
 - 1930. „Phänomenologie und Experiment in der Frage der Bewegungsauffassung“, *Jahrbuch für Philosophie und phänomenologische Forschung*, 2e ed., Halle, Niemeyer, p. 649-668.
 - 1926. "The Present Status of Logic and Epistemology in Germany", *The Monist*, Vol. 36, p. 222-255.
 - 1924. „Die Existentialtheorie der Wahrheit und der Psychologismus der Geltungslogik“, *Kant-Studien*, vol. 29, p. 395-415.
- Lotze, H.
- 2006. „Le monde des idées“, trad. par A. Dewalque de §§313-321de Lotze (1912), no. 91, p. 9-23.
 - 2003. *Briefe und Dokumente*, R. Pester (ed.), Würzburg, Königshausen & Neumann.
 - 1912. *System der Philosophie. Erster Teil: Drei Bücher der Logik*, G. Misch (dir.), Leipzig, Meiner.
- Marty, A. 1884. "Über subjektlose Sätze und das Verhältnis der Grammatik zur Logik und Psychologie", *Vierteljahrschrift für wissenschaftliche Philosophie*, vol. 8, p. 161-192.
- Misch, G. 1912. „Einleitung“, in H. Lotze, *System der Philosophie. Erster Teil: Drei Bücher der Logik*, Leipzig, Meiner, p. IX-XCI.
- Münch, D. 2002-2003. „Erkenntnistheorie und Psychologie. Die wissenschaftliche Weltauffassung Carl Stumpfs“, *Brentano Studien*, vol. 10, p. 11-66.
- Palagyi, M. 1902. *Der Streit der Psychologisten und Formalisten in der modernen Logik*, Leipzig, W. Engelmann.
- Rollinger, R. 1999. *Husserl's Position in the School of Brentano*, Dordrecht, Kluwer.
- Schaar, M. van der 1996. "From Analytic Psychology to Analytic Philosophy; the Reception of Twardowski's Ideas in Cambridge", *Axiomathes*, Vol. 7, No. 3, p. 295-324.
- Schlotter, S. 2006, "Frege's Anonymous Opponent in 'Die Verneinung'", *History and Philosophy of Logic*, vol. 27, p. 43 – 58.

Schuhmann, K. 1977. *Husserl-Chronik: Denk- und Lebensweg Edmund Husserls*. Den Haag, Martinus Nijhoff.

Sluga, H. 1980. *Gottlob Frege*, London, Routledge & Kegan Paul.

Stumpf, C.

- (2008) *Über die Grundsätze der Mathematik*, W. Ewen, (ed.), Würzburg, Königshausen & Neumann.
- 1939-1940. *Erkenntnislehre*, Leipzig, J. A. Barth.
- 1917. “Zum Gedächtnis Lotzes”, *Kant-Studien*, vol. 22, p. 1-26.
- 1891. “Psychologie und Erkenntnistheorie”, *Abhandlungen der Königlich Bayerischen Akademie der Wissenschaften* 19, zweite Abt., München, Franz, 465-516.
- 1869. *Verhältnis des platonischen Gottes zur Idee des Guten*, Halle, C.E.M. Pfeffer.

Twardowski, K. 1894. *Zur Lehre vom Inhalt und Gegenstand der Vorstellungen: Eine psychologische Untersuchung*, Wien, Hölder; tr. fr. J. English, *Sur la théorie du contenu et de l'objet des représentations*, Paris, Vrin, 1993.

Windelband, W. 1877. „Ueber die verschiedenen Phasen der Kantischen Lehre vom Ding-an-sich“, *Vierteljahrsschrift für wissenschaftliche Philosophie*, Vol. 1, p. 224-266.